

Et chez eux  
Expérience de poésie vivante



Coulounieix-Chamiers | 25-31 octobre 2020  
Marion Renaud

À la fin du mois d'octobre, je suis retournée en Dordogne pour une résidence d'une semaine dans la cité Jacqueline Auriol. Bertoyas et Placid y étaient pour mener des ateliers dessins chaque matin avec des enfants de Pagot et d'ici tout en continuant leurs propres créations, et aussi Delphine, une chanteuse musicienne qui poursuivait un projet commencé cet été lors de son premier séjour. Elle s'intéressait aux végétaux, à leur bruissement infime, à leurs formes, à leur odeur et surtout aux rapports que les gens peuvent avoir avec eux, par exemple avec leurs plantes. Jean-Léon l'accompagnait dans sa recherche, dans son désir à lui de créer des chansons pour les habitants, et Marc, chapeautant tout ça, secondait encore Tanguy, un autre dessinateur qui venait terminer une fresque géante, le résultat d'un travail avec quatre jeunes garçons du quartier suivis par l'association Le Chemin, son but visant la prévention et l'accompagnement des, pour ainsi dire, repris de justesse. Bon, l'aventure n'en finit pas. Heureusement. Et alors que pendant ce temps, Saïd avait reçu l'ordre de fermer définitivement son Épicerie Gourmande pour le 20 novembre, sans qu'on lui ait trouvé un autre lieu d'accueil. Quant aux appartements 932-922-911-902, prêtés à la compagnie Ouïe/Dire pour ses Vagabondages, ils devaient être vidés pour la fin décembre, déménagement prévu dans un autre bâtiment, le bâtiment E. Qu'on ne soit pas tous logés à la même enseigne, c'est le moins qu'on puisse dire. Et je ne parle pas de l'OQTF récemment adressée à Aytan, Elgin et leurs deux enfants, des azéris rencontrés en juillet, lui bijoutier, elle parlant cinq langues et professeur de linguistique dans leur pays d'origine, ici empêchés de bosser, ayant scolarisés leurs gamins, multipliant les démarches assez vaines, surnageant entre comité de soutien et insultes publiques. Qu'on ne soit pas sortis de l'auberge, certes, mais l'auberge ne sent même pas toujours très bon. Et nous là-dedans, salut les artistes.

Le mardi après-midi, Jean-Léon et Delphine étaient invités chez Rolande pour le goûter, et ils m'ont proposé de me joindre à eux. Rolande, vous vous souvenez, est devenue une figure récurrente des événements vagabonds, personnage de dessin en Une du numéro 3 du journal Le Voltigeur, et reproduit en fresque murale avec performance collective lors d'un des apéros-murettes. La rue du bâtiment C a aussi été renommée en son honneur, de rue Romain Rolland en Romain Rolande. Les musiciens lui ont encore chantés la sérénade l'été dernier à la fenêtre de son nouveau logement. Rolande est donc manifestement une expérience de poésie vivante. Quand on est arrivés, la table était dressée. Les hautes tasses à fleurs en terre cuite jouxtaient le sucrier et le service complet pour un café, ou un thé, comme vous voulez, avec saladier de fraises coupées, bombe chantilly, gâteau au yaourt et crème anglaise, allez-y servez-vous, tout doit disparaître. Rolande avait également invité Isabelle et sa chienne Ophélie. Isabelle travaille à la cantine d'un collège de Périgueux et quand c'est les vacances, elle n'est pas payée. Elle parlait très peu, d'une manière rapide qui mange les syllabes, comme pour s'excuser. Rolande, en revanche, raconta beaucoup en caressant la chienne grimpée sur le sofa. La pièce paraissait minuscule parce qu'elle était chargée. La table autour de

laquelle nous étions assis remplissait le centre, à quoi s'ajoutaient le canapé, brun et fourni en coussins, une commode longue comme un des quatre murs, un autre buffet haut avec vitrine et la fenêtre, derrière moi, entourée de quelques meubles encore. La peur du vide, qui sait, sans doute seulement une vie accumulée. Et Rolande la raconta, sa vie, s'interrompant pour nous pousser à la délectation par bonté, générosité de mamie et habitude prise dans l'art de la réception.

La vie de Rolande. Franchement entre larmes et sourires. Ce n'est pas un cliché. Les émotions sur le visage de Rolande font des grands huit à peine cachés, pas du tout feints. Entre accidents et maladies des proches. Entre occupations de ménage quotidien et activités le week-end dans la fanfare des pompiers bénévoles, la *banda* dont tous les membres de la famille ont fait et firent partie depuis cinq générations. Les hommes à la musique, grosse claire et trompette harmonique, la fille aux majorettes et Rolande cantinière. Rolande qui lave et qui repasse les costumes blancs et bleus, ça en fait à frotter pour quatre. Elle garde un amour pour les airs de ce genre et pour l'accordéon, son favori. Une enfance dans la boue de Charente, son père qui meurt moins d'un mois après sa naissance, sa mère qui refait sa vie avec un autre homme, un homme gentil avec une jambe en moins, élevant les deux gamines, l'aînée de sept ans plus âgée que Rolande. Rolande contente à 14 ans de pouvoir enfin troquer la boue pour les pavés, envoyée en apprentissage à Périgueux dans un restaurant, le café de la Paix, désormais disparu, tout doit disparaître. Delphine s'en souvient encore, elle décrit l'emplacement, Rolande acquiesce. Dans la même rue habite son futur mari. Ils s'installent dans la cité Jacqueline Auriol en 1964, juste après leur mariage et précisément dans l'appartement qu'elle a dû quitter à cause du récent plan de restructuration urbaine. Je ne connais pas le prénom de son mari mais Rolande raconte qu'il travaillait à la SNCF, dans les hangars qui longent les rails qui longent la cité, qu'un jour il a eu un accident en tant que pompier volontaire, qu'il a fallu le rapatrier en hélicoptère, qu'il resta 19 jours dans le coma, qu'il eut ensuite neuf mois de rééducation et qu'il réintégra la SNCF, ce qui n'était pas gagné. Il faut s'accrocher, dit-elle. Et lutter pour ceux qu'on aime, batailler serré clair et net avec le colonel pour ne pas payer la facture de 9000 francs arrivée dans la boîte aux lettres, un jour, pour la croisière en hélico. Non mais. Tandis qu'après cette chute du père, dont Rolande ne donne pas le détail, le fils commence à faire du diabète. Et après la mort du père à cause d'un cancer du rein, les choses empirent pour le fils jusqu'à aujourd'hui, des problèmes de dialyse et pas de greffe possible. Dernières nouvelles de la semaine. S'accrocher, dit-elle, allez-y, servez-vous encore, des vertes et des pas mûres, ça j'en ai vues, elle dit, tenez, un peu de lait, vous emporterez le gâteau et Marc, quand c'est qu'il vient me voir. Heureuse enfin, Rolande, d'avoir reçue un mot de la mairesse de Périgueux, une femme très simple, décontractée, sincère elle a bien vu quand elles se sont rencontrées chez Saïd il n'y a pas longtemps, pour le visionnage du film de Kamel tourné en juillet. Sur le carton blanc, qu'elle nous fait passer, un peu fière

et très touchée, mettant sa main sur son coeur et l'œil un peu humide, pouvant à peine y croire, l'écriture de Delphine Labails qui remercie Rolande pour l'accueil chaleureux que celle-ci lui a réservé, partage de couscous en sus. Rolande. Rolande qui répond à Delphine à propos des plantes, Non, ce n'est pas mon truc, c'est mon mari qui avait la main verte, il pouvait même planter un bout de bois que ça reprenait de la vigueur et quand il est mort, j'ai bien essayé de sauver nos pots, les pousses ont flétri les unes après les autres, non, moi ce que j'aime, ce sont les fleurs. Tout le service à café en est bardé, les rideaux, couvertures et coussins du sofa. Il y a aussi deux petits rosiers sur le rebord de sa fenêtre, chétifs, agonisants. Elle en changera. Apprécie les fleurs au balcon, avant tous les rebords des appartements de rez-de-chaussée de la cité étaient garnis mais ensuite ça a été les vols et les dégradations, ça vous fait passer l'envie. Parfois Rolande chaparde les buissons du quartier, au sécateur, pour ne pas abîmer. Et quand elle croise un employé des parcs et jardins qui ose lui faire la leçon, elle répond Quoi, c'est mes impôts. Faut batailler, l'œil malicieux. Maintenant c'est ça. Des petits riens. Les jambes qui font mal et les courses lourdes, alors Saïd, la voyant revenir du supermarché, qui lui cria un jour Eh ma mamie, dis-moi la prochaine fois, tu me dis ce que tu veux et je vais te l'acheter. Saïd va disparaître. Rolande portera ses sacs. Rolande petite pomme. Sur le dessus du buffet haut, une boîte en forme d'escargot, une grosse céramique beige. Avant de partir je lui demande, C'est ma fille qui a gagné ça il y a longtemps à la fête aux cagouilles. Delphine me traduit les cagouilles, les escargots d'ici. Elle me l'a donnée et je voulais m'en débarrasser mais elle n'a pas voulu, alors je l'ai mis là. Donc tout ne disparaît pas. Demeure ce qu'on voudrait voir disparaître, disparaît ce qu'on aime. Tout continue. À Rolande j'ai souhaité écrire une lettre pour lui proposer de mettre l'escargot dans le jardin marocain qui se trouve un peu plus loin dans la cité, comme une sorte de boîte aux lettres publiques, sans facture d'hélicoptère mais peut-être pour mots doux, prières, petites annonces ou plaisanteries. Et puis de quoi je me mêle. À Rolande j'ai finalement envoyé un poème en demandant l'adresse à Jean-Léon. J'ai choisi un pétale de coquelicot séché. Rolande pomme sucrée. Je rêve intérieurement à tous les poèmes qu'on pourrait envoyer à chaque solitude au lieu d'en faire des anthologies lourdement cultivées qu'on range sur des étagères qui prennent la poussière autant qu'une cagouille. Parce que l'origine étymologique du mot « anthologie », c'est la cueillette de fleurs, ou le discours fleuri, en tout cas des fleurs, *anthos* en grec, la fleur. J'aurais tout aussi bien pu lui offrir un abonnement à un bouquet par mois, mais elle a les buissons et point trop n'en faut pour le large marché de l'ornement mondial, où c'est produit, comment c'est acheminé, combien de gens pour un bouquet qui fane. J'aurais aussi pu lui faire parvenir *Pour un herbier*, de Colette, un livre chapardé dans la bibliothèque de la grand-mère de mon amoureux, dans la chambre à l'étage où elle ne monte plus, à cause de ses jambes. La force des jambes semble nécessairement disparaître. Le principe de cet ouvrage, ainsi noté en introduction, est le suivant : « en 1947, l'éditeur suisse Mermod proposa à Colette de lui envoyer régulièrement un bouquet de fleurs à chaque fois différentes ;

Colette, en contrepartie, ferait le 'portrait' de l'une ou l'autre de ces fleurs. Le résultat fut un petit recueil qui parut en 1948 sous le titre Pour un herbier à Lausanne chez Mermod, dans la collection 'Le Bouquet' ». Je ne l'ai pas lu. J'ai considéré que mamie Denise ne l'ouvrirait plus jamais. Rolande. Ça parle de tulipes, de soucis, d'anémones et d'adonide chez la concierge. On pourrait faire cela : vous m'envoyez vos chapardages, je vous renvoie le reflet de leur parfum. Et puis de quoi je me mêle, pour après faire un livre ? Voici la lettre.



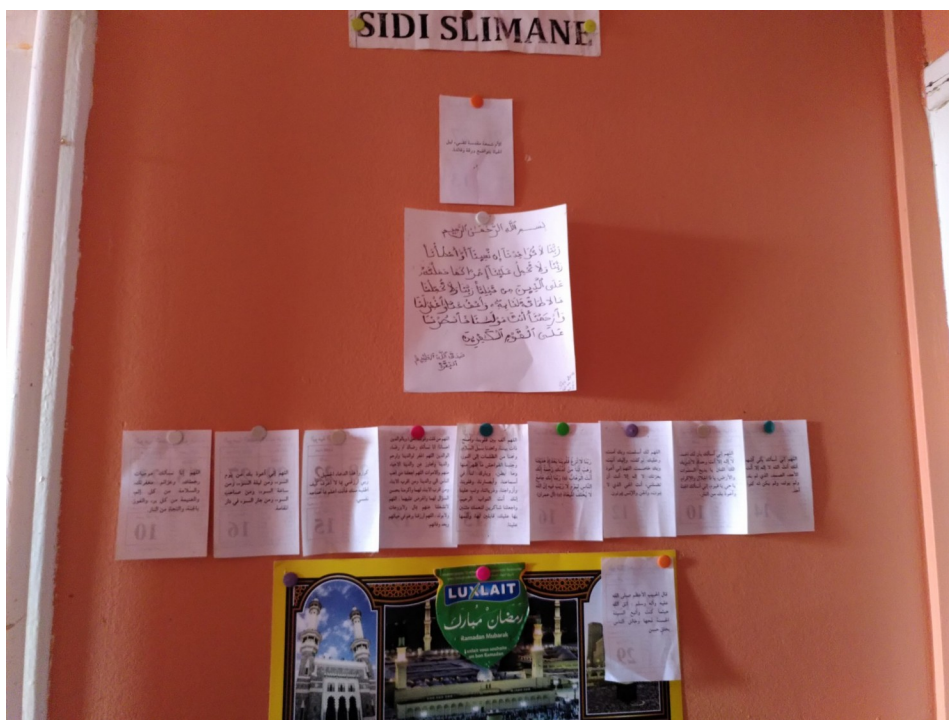
Le jeudi fut éponge. D'abord Hassan, ensuite Yvette. Diable la lune l'après-midi, j'ai pensé quand on est sortis en fin de journée, Delphine, Jean-Léon et moi, comme lessivés par les histoires, les émotions, ces heures passées partagées dans l'intimité de deux appartements à quatre chiffres qui n'avaient certainement rien à voir en termes de décoration, mais un isolement comparable, la tristesse d'un passé qui surchargeait les pièces sans parvenir à promettre grand-chose pour l'avenir, sans même la certitude d'être vraiment présent, ici et maintenant. La lune l'après-midi est le titre d'un chapitre de Calvino dans *Palomar*, qui commence comme ça :

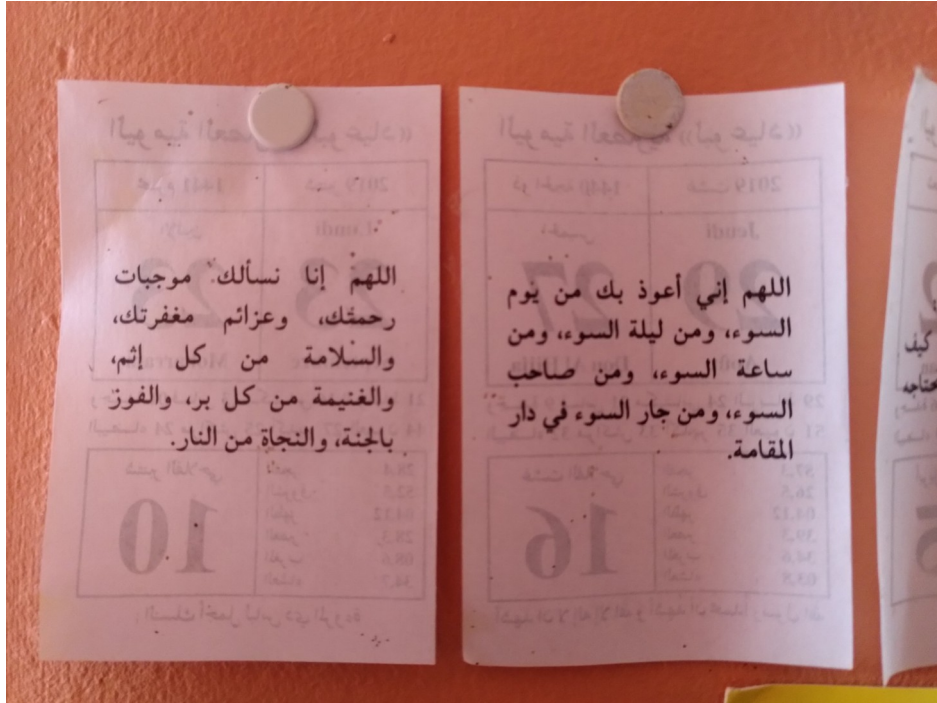
« Personne ne regarde la lune l'après-midi, et c'est le moment où elle aurait le plus besoin qu'on s'intéresse à elle, puisque son existence est encore douteuse à cette heure-là. C'est une ombre blanchâtre qui affleure sur le bleu intense du ciel, chargé de lumière solaire ; qui peut nous assurer qu'elle arrivera encore une fois à prendre sa forme et son brillant ? Elle est si fragile et pâle et fine ; elle commence à acquérir un contour net comme l'arc d'une faux seulement d'un côté, et le reste est encore tout imbibé de bleu. C'est comme une hostie transparente, ou une pastille à moitié dissoute ; sauf qu'ici le cercle blanc n'est pas en train de se défaire, mais de se condenser, de s'agréger aux dépens des taches et des ombres gris bleuté dont on ne comprend pas si elles appartiennent à la géographie lunaire ou s'il s'agit de bavures du ciel qui imprègnent encore le satellite poreux comme une éponge ».

J'assure qu'il est heureux de s'arrêter parfois sur les coïncidences parce qu'en écrivant que le jeudi fut éponge et puis diable la lune, je ne me souvenais pas du tout que (1) le premier paragraphe de Calvino résonnerait autant avec les situations à décrire, surtout la première phrase, et (2) que ce même paragraphe finissait justement sur le mot que j'avais choisi pour parler du jeudi sans être complètement sûre de pouvoir expliquer pourquoi. Je passe sur le fait que les couleurs de ce passage, à savoir le blanc et le bleu, sont précisément celles des costumes de la *banda* de Rolande. L'esprit aspire au sens. La narration aussi. Ça n'empêche les jeux d'illusion. Et donc.

Et donc Delphine avait finalement réussi à trouver un créneau pour voir Hassan vers 14 heures chez lui, après plusieurs rendez-vous qu'il avait annulés pour x raisons. Delphine avait rencontré Hassan à la mi-août en visitant le jardin marocain, alors qu'elle discutait avec un autre Hassan à l'ombre de l'eucalyptus, près du figuier et du four à pain en piteux état. Le jardin marocain, espace aride mais verdoyant d'environ un demi-hectare s'étalant entre les bâtiments de béton de la cité Jacqueline Auriol, est sans doute une tentative d'intégration bioculturelle à l'échelle de la flore, une façon de dire sentez-vous ici chez vous en sentant les parfums des terres que vous quittâtes. Sérieusement, quittâtes. Aujourd'hui on y sent surtout la fumée de mauvais kif que des jeunes et moins jeunes goûtent en paix sous couvert, mais l'odeur du figuier vous rentre dans le nez, quand même, comme aussi celle de l'écorce d'eucalyptus en collant ses narines au

tronc. Chose faite avec Delphine sur son invitation, en chemin vers Hassan. Et c'est encore l'odeur qui nous a enveloppée à la seconde où celui-ci ouvrit la porte de chez lui. Une odeur chaude et sucrée comme une brioche au miel, une odeur enivrante, une odeur d'encens d'ambre et de musc peut-être. Et voilà, Hassan est un poème vivant. Son séjour est spacieux, bordé de banquettes sur trois côtés, couvertures et coussins dans les tons rouges et or. En face de la fenêtre derrière laquelle se trouve un balcon encombré de linge qui sèche et autres choses s'attardant, un énorme vaisselier occupe les trois-quart du dernier mur, plus un écran géant qui diffuse faiblement une émission de danse et de musique arabe, un genre de fête dont on ignore le contexte. Je préfère ça, dit Hassan, plutôt que les mauvaises nouvelles toujours à la télé. Au-dessus, un tableau représente la tête d'un cheval. Et partout des images, des photographies, des souvenirs. Par exemple, une coupe gagnée il y a plus de trente ans, quand il était joueur de football professionnel. Nous recevant, nous proposant un thé à la menthe, sortant l'album de coupures de journal du temps de sa carrière. Hassan est un homme grand, les cheveux noirs jusqu'à la nuque et la barbe blanche bien coupée. Il semble timide, presque gêné, aligne les formules de courtoisie et l'envie de montrer tout ce qu'il peut de ce qu'il est. Dans la cuisine, des petites feuilles d'almanach punaisées et au dos desquelles il a tracé, d'une calligraphie incroyable, des prières tirées du Coran.





Il y a des prières pour tous les instants de la journée, il dit, mais non ça n'est pas exagéré, juste la suite de l'éducation reçue par ses bien-aimés parents. Comme on admire la beauté des coups d'encre, il nous propose d'écrire nos prénoms en arabe. Je sors un cahier, j'écris, il écrit dessous. Hassan assis courbé sur la banquette, le cahier sur les genoux, en train de tracer des signes si fluides, précis et coulants comme un ruisseau qui chante, une évidence. Comme une ligne noire qui tressaute et s'étire, s'arrondit et s'élève en effleurant le papier vierge, chargée de concentration. Et le rire d'Hassan. Un rire d'enfant qui fait une plaisanterie légère. Un rire d'homme à qui on ne permet pas tant de rire. Un rire de frère d'un frère jumeau qui fut aussi joueur de foot, mais mort il y a longtemps. Hassan. Malheureux d'être seul, heureux d'avoir de la visite, riant d'être si seul, riant d'embarras et content d'avoir adopté Oui-Oui, dernière nouvelle, un vieux chat qui n'arrêtait pas de le suivre dans le quartier. Oui-Oui est sur le balcon, dans le coin d'un sofa épuisé. Et comme Hassan voit bien que l'écriture nous parle, il sort un livre et me le tend. C'est un livre improbable qui s'intitule *Mes lettres modernes pour toutes circonstances* et qui donne des modèles du genre épistolaire en français et en arabe. Je ne sais pas de quand il date, quelque chose comme les années soixante. Y sont présentées, entre autres, une « lettre d'un soldat combattant à la guerre à son père », une « lettre d'un jeune libanais à son ami, libanais aussi », une « lettre de connaissance d'une jeune fille française à un jeune danois », la « réponse d'une jeune fille à une



déclaration d'amour qu'elle ne partage pas » et autres « lettre d'acquittance » (*sic*) ou « demande de renseignements sur une domestique ». L'ouvrage se conclut par un texte sur la politesse en neuf questions avec réponses, la première consistant à se demander ce qu'elle est. Hassan est un homme poli. Il possède manifestement cette « application délicate et attentive à témoigner à tous, par [sa] conduite extérieure, [son] estime et [sa] bienveillance ». Mais alors la leçon semble trop ambitieuse, parce qu'à la dernière question à propos de l'influence de la politesse sur la vie, qui clôt ce manuel hautement nécessaire à tout homme étranger prétendant s'acculturer avec élégance et bonne volonté à ce nouveau monde dans lequel les circonstances économiques et géopolitiques l'ont jeté, il est noté : « La politesse fait acquérir l'habitude des bonnes manières et crée la distinction, condition si avantageuse pour réussir dans la vie ». Une vie réussie, Hassan grand-père par neuf fois déjà, l'a-t-il ? Ou peut-être manque-t-il au fond, non de cœur sincère et sensible, mais de bonne volonté – ce qu'il faut pour l'avoir, cette fichue politesse, selon la réponse numéro 7. Parce que préparant le café qui suit le thé pour nous, Hassan s'appesantit et semble revenir l'haleine un peu chargée d'alcool. Peut-être. Ça ne se dit pas. Ce sont des failles intimes. Parce qu'en été lorsque j'avais tapé des poèmes à l'Épicerie Gourmande, il avait été cet homme assez véhément qui n'avait pas apprécié me trouver là, que Saïd avait vite recadré, qui avait vite changé de ton et qui était reparti avec ce poème disant bonjour et merci, comme quoi c'est la base, reparti plus doux qu'une brioche au miel, tout sourire toute joie sans ombre quoi, une ombre. Ça je l'ai saisi plus tard, en racontant l'après-midi à Marc. Hassan. Sur la couverture du livre des lettres, quelqu'un a dessiné des cils et des larmes au crayon bic bleu sous les yeux du jeune homme bien coiffé attablé en train de rédiger. Hassan désœuvré, Hassan blessé on dit, Hassan multipliant chez lui les gestes d'attention, Hassan heureux de nous faire enfiler ses djellabas, confection main et sur mesure, grandeur de l'artisanat, la blanche en coton et la noire en laine à rayures cuivrées, mettez aussi le bonnet, instants ridicules et drôles, pauses photographiques, instants qui n'ont de sens qu'à voir tout ce qu'on n'a pas pris, en tant que société, de l'usure forcée de nos colonies, des exils secs et crasses, des travailleurs privés de cette bêtise et resucée fraternité humaine qui n'a de soin que pour ceux qui lui ressemblent. L'abandon d'Hassan. Lui ce qu'il dit, c'est que les jeunes aujourd'hui ne respectent plus rien, que les parents ont démissionné, que l'ambiance n'est plus ce qu'elle a pu être, il dit Sarkozy. Et Sarkozy dans le salon d'Hassan, c'est une image improbable qui s'intitule *Mes rêves contemporains en toutes douleurs*. Le matin tu apprends qu'un type a crié « Allahou akbar » à Nice pour enfiler, cette fois, son couteau dans pas mal de gens, trois morts, et nous l'après-midi on est trois chez Hassan, Delphine et Jean-Léon lui chantent sa chanson. Ça n'a rien à voir, ça n'a pas à avoir à voir, ça juste rime à deux sur un fil de guitare. Parce que la raison de la visite était d'abord celle-là. Ils ont répété les jours précédents jusqu'au matin même. Elle a écrit en tissant doucement ses mots à elle avec ses mots à lui, composé une mélodie un peu facétieuse, un peu mélancolique où les voix se répondent en rebonds

doux-amers. On coupe la radio. Hassan assis sur la banquette en face d'eux, les coudes sur ses genoux, géant défait, il écoute. Moi aussi, les regardant eux, ne pas scruter sa réaction, écoute. Ça ne se dit pas. C'est un concert plus que privé. Non seulement en appartement, mais pour une seule personne une personne seule une fois chez elle. À quoi exactement ça rime, ça rime avec Hassan après la chanson, je peux vous la traduire en arabe, vous me laissez le papier je vous traduis, je chante la version arabe avec vous la prochaine fois, et tu prends ta guitare aussi, oui je pourrais, et j'ai un ami qui joue de la derbouka, oui oui, et maintenant j'ai Oui-Oui, il faut ajouter une strophe. Comme ça, ça a duré deux heures. Au lieu d'une petite heure parce qu'il était censé avoir un truc à faire. Il nous a finalement accompagnés dehors quand on est partis et au moment de nous séparer, il a sorti une fiole de sa poche, à chacun il a mis quelques gouttes de musc sur nos poignets, à l'intérieur du côté tendre. À Hassan j'ai envoyé une lettre que je n'ai pas recopié dans le livre qu'il m'a donné, avec une feuille de ginkgo.



Ensuite on s'est donc rendus chez Yvette et Yvette, c'est encore autre chose. Elle habite au bâtiment F depuis des décennies, le même que Rolande, mais non elles ne se connaissent pas. Sans doute parce que Rolande habitait le C jusqu'à l'année dernière et qu'elles n'ont pas la même entrée. Sans doute aussi parce qu'Yvette est discrète, du moins comme elle paraît, retenue, un peu farouche, assez silencieuse, les cheveux teints en noir et attachés, des boucles d'oreilles sobres, des lunettes rondes. Delphine l'a aussi rencontrée l'été dernier sur un banc de la cité pendant qu'elle laissait courir son chien Pilou, un genre de terrier noir au poil court et au museau fin, assez protecteur avec sa maîtresse et qui, *a posteriori*, ne semble pas tellement apprécier la musique. Et parlant de plantes, Yvette avait alors raconté à Delphine qu'elle avait réussi à faire pousser chez elle une graine de combava récupérée dans un fruit acheté au supermarché de Chamiers. Cette espèce de citron vert, lui avait-elle dit, poussait largement sur son île d'origine, à savoir la Réunion, qu'elle avait quittée alors qu'elle avait déjà deux ou trois enfants pour le sol français, froid, gris et peu festif. Et cette espèce de petite graine, c'était bien un miracle qu'elle germât ici. Sans doute parce que ça n'est pas censé être une plante domestiquée, mais sauvage et cultivée en extérieur à des fins culinaires, cosmétiques ou pharmaceutiques, insecticides et fongicides, merci Wikipédia. À l'occasion, Yvette avait invité Delphine à venir voir la jeune pousse, ses autres pots avec. Et pour le coup, Yvette aimait vraiment les plantes. Dans son salon, aussi saturé que celui de Rolande, se tenait maintenant une série d'étagères près de la fenêtre, supportant une dizaine de cultures. Le combava était désormais posé au sol dans une sorte de large contenant en plastique qu'on aurait pu prendre pour une poubelle, et faisait comme un demi-mètre de hauteur. Au centre de cette jungle miniature, une statue de Bouddha tout à fait classique, le gros homme chauve assis en tailleur avec son mystérieux sourire. Penser que le combava est un agrume dont le nom savant est *Citrus Hystrix*, qu'il provient d'une île indonésienne à l'est de Bali, qu'il fut introduit sur l'île Maurice à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par Monsieur Pierre Poivre et que, par suite de mille péripéties qui font toujours comprendre que la flore voyage depuis bien longtemps un peu partout sans provoquer tellement de haros xénophobes, mais beaucoup de commerce, ainsi fut-il envoyé sous forme de « très bonne » liqueur par la Réunion à l'Exposition Coloniale de 1902. Qui s'appela plus précisément Exposition française et internationale d'Indochine et se tint à Hanoï. *What the*. On est dans le salon d'Yvette, ça sent la soupe aux choux qu'elle surveille au nez, qu'elle va voir une fois dans l'heure et demie qu'on passe ensemble, Yvette et Jean-Léon assis sur le sofa, Delphine près des plantes, moi devant l'écran éteint de la télévision, devant le gros meuble portant de bien étranges babioles dont une réplique assez massive de canon en porcelaine, sans doute étranges à condition seulement d'être étrangers à la vie d'Yvette. Qu'elle racontera. Par bribes. Des feuilles, des feuilles craquantes au vent de la mémoire. Qu'elle se mettra à raconter après la chanson, parce que Delphine et Jean-Léon ont aussi préparé leur effet. À savoir que la dernière fois qu'ils se sont vus, Yvette avait évoqué une célèbre rengaine de la Réunion, encore jouée

à notre époque, devenue même une sorte d'hymne local. Écrite en créole par Georges Fourcade en 1930, *Ti fleur fanée* se décline aujourd'hui selon des dizaines de versions différentes, a noté Delphine en cherchant un peu. Découvrant qu'au départ, Georges l'avait composée pour son concours d'admission à la Société des Auteurs Éditeurs et Compositeurs de Musiques, dont le thème était le suivant : « Vous trouvez au fond d'un vieux coffret ou d'un vieux livre des petites fleurs fanées en même temps qu'une mèche de cheveux. Qu'est-ce que cela vous inspire ? ». Disons qu'à Georges, ça lui inspira une balade en forêt, de l'amour, de l'amour nostalgique qui se demande *couc c'est l'amour*, tant pis pour la mèche de cheveux, un hit. Yvette écoute. Ses lèvres bougent en même temps, sans le son. Ça doit lui rappeler, ça doit lui faire plaisir, c'est sans doute incongru, Pilou grogne sourdement vers la guitare, ça lui souvient rien du tout, à lui, peut-être seulement sent-il sa maîtresse ailleurs partie quelques minutes par-delà les caresses automatiques. Mais elle est là, Yvette. Elle a laissé faire, touchée, surprise et appliquée. Après Jean-Léon lui tend la feuille avec les paroles en lui demandant si c'est la version qu'elle connaît et Yvette regarde attentivement, pèse chacune de ses maigres remarques en fredonnant très bas, c'est à peu près ça. Ils aimeraient bien qu'elle chante avec eux, ils la rejouent, la voix d'Yvette alors en *pianississimo*. Il n'y a rien d'autre que ça, ces minutes-là et pas d'applaudissement, comme chez Hassan. Applaudir paraîtrait tomber complètement à côté. Pleurer aussi. Pouffer aussi. Les deux dernières lignes, « quand mi pense, mon cœur l'est brisé, / Tout ici comm'ça y doit finir », comme pour Rolande. Sauf qu'au lieu des vertes et des pas mûres, c'est plutôt de toutes les couleurs qu'elle en a vues, Yvette. Qui raconte. Quatre enfants, un mari, un mari malade et puis un mari mort, et d'autres hommes et d'autres maladies, d'autres déceptions, Yvette fleur bleue les pieds sur terre, un homme qui boit c'est non. Mais Claude, le seul qu'elle ait jamais vraiment aimée, qui était beau, gentil, honnête et comme ils s'entendaient bien, mais Claude, une histoire de deux ans qui se termine trop vite, un cancer, l'hôpital, une fin qu'Yvette raconte avec certains détails, Yvette en train de nettoyer le sol de la chambre et qu'on a soupçonnée d'avoir tué son homme à cause de comme ça vouloir effacer des traces de sang tout frais. Le temps a passé. Elle caresse Pilou. J'ai bien en profité, elle dit, j'ai bien en profité. Peut-être qu'à Yvette il faut un certain temps pour faire un peu confiance, ensuite elle sort un album photo et elle feuillette en nous montrant, des gens des gens des gens des mariages des tablées des fêtes des enfants des enfants des chiens des sourires. Rien de spécial. Pas de spectacles. Des virées en voiture quand elle osait sortir, parce que maintenant non, c'est fini, elle ne sort plus de chez elle la nuit. Trop de dangers. Des risques de télé, des oui-dires de peur qui arrivent peu à peu que partent les enfants, les hommes, le travail, qui grandissent avec l'âge. Yvette, sa bête, ses plantes et son passé. Qui n'attend plus grand-chose. Qui veut bien recevoir, nous recevoir encore pour les autres albums et puis quoi. Sans doute qu'on n'attend rien non plus, comme avec nos grands-mères, avec qui on n'a pas même la patience de leurs albums à elles. Tout juste recueillir. Pas même cueillir le jour. Voir fleurir encore. Les

jours tristes des isolés. Que par exemple Yvette rencontre enfin Rolande, qu'elles partagent la soupe aux choux. Qu'elles se moquent des hommes, qu'elles se massent les mollets, qu'elles s'empêchent de craindre et qu'on n'ait pas chaque fois l'impression que la vieillesse est pire que la mort. Que ce qu'on vit s'arrête bien avant la tombe, que ça ne soit pas le vestibule glacial de courants d'air si désuets, les oubliés du carnaval moderne. Mais surtout loin, que ça soit loin des stupides bêlements des gâteaux qu'on occupe à force de suavités, mauvaise conscience de société, manœuvres politiciennes de maisons de retraite, ennui, mépris, tombeau des exigences. Pour Yvette j'ai choisi une herbe dont j'ignore le nom, une herbe qu'on regarde aussi peu que la lune l'après-midi, herbe banale de trottoir et de macadam brisé, sorte d'étoile cachée, non merci, je n'ai pas besoin d'être domestiquée.



j'ai bien en profité  
disiez-vous l'autre jour  
j'ai bien en profité  
comme on aime l'amour  
puisse cette herbe felle  
de coquine modeste  
poursuivre le passé  
dans l'inconnu présent  
que poussent encore un peu  
vos rêves en graines fécondes  
vos rêves à la seconde

Pour la petite histoire au niveau national, c'était le jour où le président allait annoncer qu'encore une fois on serait confinés mais pas vraiment, juste un peu. Pendant qu'on parlait avec Hassan et Yvette, la toile de fond c'était la pandémie mondiale. Et la lutte contre le terrorisme islamiste. Et plus globalement le réchauffement climatique, l'extinction des espèces, l'augmentation de la misère, la fabrique de la pauvreté depuis au moins deux siècles, les vagues de migration dont l'Europe ne sait pas quoi faire, la malbouffe, l'invasion de la langue néolibérale qui n'oublie personne et partout des relents de combats pour la liberté, l'égalité et la sororité, la marche du progrès dont on se demande si c'en est, pour qui et à quel prix. Et alors nous on était là, on passait un moment en chansons. Ça n'a rien à voir, ça n'a pas à avoir à voir et malgré tout ça nous traverse. On passait un moment dans l'entre-nous d'appartements sans être une famille, sans être amis et sans avoir à vendre quoi que ce soit, à réparer une fuite, promouvoir un vote ni vérifier la salubrité des lieux. Dehors entrait dedans, l'art s'invitait dans la culture avec des coussinets sous les semelles, on fredonnait. On n'avait pas à convaincre non plus, on venait écouter. Jean-Léon a tout enregistré de façon explicite, avec son gros micro, son casque et le boîtier inaptés à être dissimulés, tant mieux. On n'était pas là pour trahir ni informer, ni confirmer peut-être des vues sociologiques, des programmes d'aide quelconque ou des analyses pour de probables avancées, allez, citoyennes. On était des éponges. Plus tard encore on pouvait s'interroger sérieusement sur ce qu'on faisait là comme ça, les possibilités de récupération politique de la petite musique de gestes gourds, réitérés et d'une grande inefficacité, éclaboussant d'affects. Ou sur ce qu'on refusait de faire. Sérieusement, donc, sur la fameuse éthique des artistes. C'était aussi le temps de la sortie du livre de Lagasnerie, *L'art impossible*. Parce que les aspirations soi-disant subversives de l'art étaient en fait une démission face à l'action directe, parce que les postures soi-disant esthétiques de ceux qui par principe se dégageaient de tout rapport à la cité, en fait ne tenaient pas. Là-dessus on aurait pu parler longtemps, forts et instruits, c'était toujours le temps des débats, des négociations permanentes avec les idées. Lui défendait la voie du cynisme, du faire avec les yeux ouverts, lucides, remplis de science et de conscience. Dans le salon de Rolande, dans le salon d'Hassan et dans celui d'Yvette, tout ça sentait le hors-sujet. Il n'y avait pas de sujet. L'artisan ne se demande pas comment sauver le monde. Le travailleur non plus, il œuvre ce qu'il peut. Sans doute ce qui péchait dans ces histoires était l'idéalisme. Non pas le lien entre la réalité et les idées, et à quel point subtiles et complexes s'avéraient les tractations, mais l'infaillible consolidation du primat de celles-ci sur tout ce qui les fait redescendre. La conception de l'art comme apogée de l'homme. La conception de l'art comme dignité humaine. La conception de l'homme comme un cerveau connecté à un cœur palpitant au contact fébrile de chefs d'œuvre sublimes. On ne pouvait pas sérieusement y croire. Mais on avait foi. On défendait la littérature, on s'insurgerait dans les semaines suivantes contre la fermeture des librairies comme on ne s'insurgerait pas de celles des écoles de conduite, des fleuristes ou des restaurateurs, on martèlerait

que le livre est article de première nécessité, parangon de civilisation, ferment de nos esprits informes sans même s'apercevoir qu'on critiquait le *marketing* tout en prônant comme une vertu essentielle que se poursuive encore sans limite l'absolu devoir de la consommation de biens, la liberté de vendre et d'acheter des livres. Média fumeux. Cultureux à l'agonie d'avoir produit conquis des espaces réservés. Réclamé perpétué le privilège de la charge d'âmes. On était dans des salons mondains parce que que tout salon est mondain. De la propagande par le fait. Quelque part ce qui nous paie, ce sont leurs impôts. Retour à l'envoyeur des subventions publiques. Au mieux. Les échanges. Ce qu'on fait vivre à ceux qui nous font vivre. Et ce qu'on fait avec les choses que nous avons. Les choses. Cage disait que le problème du XXI<sup>e</sup> siècle serait celui, non pas des rapports d'exploitation des hommes aux hommes, qui avait été celui du siècle précédent, mais du rapport, cumulatif, marchand, évanescent, conjurateur, fétichiste et vampirisant, des hommes aux objets. Et que faisons-nous vivre aux choses qui nous font vivre ? La poussière sur les œuvres d'art. La poussière sur le dessus du tableau d'Hassan où se tient un cheval, la poussière sur sa coupe, sur sa fausse plante en plumeau vert fluo dans le coin à côté d'un dromadaire, la poussière sur la cagouille de Rolande, la poussière sur le canon d'Yvette, sur son Bouddha, sur l'énorme chien en porcelaine au-milieu de sa table basse. Les idées dans les choses, les choses étanches aux effusions. Les arts numérotés quand ils sont nobles et purs, les arts mineurs quand gît le mauvais goût. Les goûts du peuple. Les objets des petites gens dans des gestes sans épopée. Le kitsch, voilà. Évidemment j'y ai pensé chaque fois chez eux. L'anti-design d'intérieur. L'échec de toute la longue histoire de l'art. La romance des bouquets, des fleurs, des jeunes filles en fleurs et des fleurs fanées qui dégoulinent mais non. Ça ne dégouline pas. Ça suinte. Écoute. Si ça vaudrait la peine, si ça changerait quoi que ce soit de répandre polliniser les conclusions du Bauhaus, du brutalisme ou de la chapelle Sixtine sur le vernaculaire. De sortir le beau de sa fonction déco, ornements mes lubies. Ça changerait quelque chose, mais on n'est jamais sûr du sens du changement. Quand il opère de haut, à force de jugements et autres plans de restructuration mentale conçus comme des étapes de réfection morale. Qu'il opère à pas menus. *Pay attention*. J'ai retrouvé plus tard en rentrant chez moi les longues pages qui traitent du kitsch dans le roman de Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*. Des thèses et des thèses on en fait de ce concept. Mais où se cache Yvette, là-dedans ? Où parle-t-on de l'étonnement premier de l'étrange, du sidérant, de la marge, de la stupéfaction qu'on laisse nous pénétrer parce que rien. Parce qu'Yvette est touchante. Parce qu'Hassan bataille. Parce que Rolande, Rolande. Et ce ne sont pas non plus les bonnes joues de la naïveté. Ce sont les contradictions qui nous font détester les vidéos de chat et rire avec Pilou quand il grinche contre la guitare. Détester les atermoiements des gentils et défendre la bonté. Moquer les valeurs quand elles sont incarnées par des mots montés en pyramide de métal gris sur un rond-point de ville nouvelle – liberté, démocratie, progrès, éducation mes fesses, dit Zazie – et moquer les moqueurs. La sensibilité, allons enfants. « Lorsque le cœur a parlé, écrit Kundera, il

n'est pas convenable que la raison élève des objections. Au royaume du kitsch s'exerce la dictature du cœur. » Et ainsi continue le texte :

« Il faut évidemment que les sentiments suscités par le kitsch puissent être partagés par le plus grand nombre. Aussi le kitsch n'a-t-il que faire de l'insolite ; il fait appel à des images profondément ancrées dans la mémoire des hommes : la fille ingrate, le père abandonné, des gosses courant sur une pelouse, la patrie trahie, le souvenir du premier amour.

Le kitsch fait naître coup sur coup deux larmes d'émotion. La première larme dit : Comme c'est beau, des gosses courant sur une pelouse !

La deuxième larme dit : Comme c'est beau, d'être ému avec toute l'humanité à la vue de gosses courant sur une pelouse !

Seule cette deuxième larme fait que le kitsch est le kitsch.

La fraternité de tous les hommes ne pourra être fondée que sur le kitsch. »

Et donc peut-être que ça n'a rien à voir et qu'il faut s'arrêter là, à nos sincérités, au plaisir que nous avons eu d'être un après-midi, la lune dehors, nous dedans et chaque chose avec son poudroierement. N'empêche. À Yvette sans demander j'ai volé la photo d'un cendrier posé sous le poste de télévision.





Et drôle est cette broutille pour la raison suivante. Qu'à chercher qui elle est, cette femme langoureuse avec son crocodile, je tombai sur l'hindouisme et la déesse Gangâ, déesse du Gange, fille d'une nymphe céleste et du roi de l'Himalaya, épouse de Shiva qui la porte dans sa chevelure (ah), et dont le véhicule divin est bien un crocodile. Ou un makara, créature aquatique de la mythologie hindoue et bouddhiste, portant trompe d'éléphant, denture de crocodile et queue de poisson. On tombe en on monte. Le ciel trop loin nous interpelle. Souvent Gangâ possède quatre bras. Combien en faudrait-il pour nous tenir. Nous n'avons jamais eu de culture commune et une et indivisible. Nous piochons sans scrupules. Ici ce qui m'a plu est le côté déesse si tu veux, surtout prélassons-nous. La chute du sacré. Un cendrier, un vide-poche, de la gaudriole. Le goût du rien à fiche. L'absence de plus que ça. Un petit délire zoophile. L'exotisme dans le bouillon de choux. La monture libérée, la déesse hédoniste, les seins ronds comme deux lunes l'aube, comme deux ventres de sages que la sagesse a détendu. Du culte religieux à la scène de théâtre à nos faits de logis, aux jouets accessoires, même Playmobil a sorti sa série des dieux grecs. Ce n'est pas ça qui compte. D'un examen d'entrée à l'industrie du disque, les vieux coffres font recette. Ce n'est pas ça. Par qui donc fut conçu puis fabriqué acheminé vendu le cendrier d'Yvette, si compte la matérialité du symbole. Tout disparaît. Passé un bon moment, bon marché sans duperie. Sans avoir « besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue », ainsi le kitsch défini par Milan dans *L'art du roman*, qui crèverait de l'être. Sans en faire des caisses, en gros, non plus. La fraternité humaine n'a pas besoin de kitsch, pas besoin de miroir ni d'indécent rond-point, même si bien sûr on peut y partager de chaleureux barbecues à condition qu'ils ne soient pas déjà occupés par quelque monumentale sculpture issue du magique et si français 1 % artistique, ou autres installations florales. N'a pas tant non plus impérieux besoin de foires, festivals ni grandiloquence d'événements gratuits, payants, qu'importe. Ou peut-être que si. J'en sais rien. C'est fatigant. Pour quoi. Gangâ flotte intrépide au-milieu du salon d'Yvette. La cagouille de Rolande ne glissera jamais. Hassan enfourche le cheval de sa témérité et il appelle Delphine, savoir si par hasard je suis célibataire, s'enfonce après pétri penaud d'excuses, on oublie ça, on oublie ce qui coule, on moule, on uniformise les formes de vie, les choses, les sentiments, les intérieurs, les idées, les jobs et les loisirs, on détruira le bâtiment C pour ouvrir le quartier aux classes moyennes, à la petite bourgeoisie cool, au bon goût bien pensé beau gracieux, à l'avenir vachement radieux, aux chaumières en bord d'Isle, Gangâ femme d'intérieur, puissante femme, on oublie les pauvres, qu'on oublie Isabelle et sa chienne Ophélie, qu'on oublie Rolande, Yvette, Hassan et allons-y à peine gênés à l'encolure on biffe, qu'on biffe les émotions populaires, les ouvriers, les précaires, les petites mains, les destinées de pacotille, les salons trop étroits, les sueurs de cages à clampins, qu'on n'ait pas même le soin de recaser Saïd. C'est comme ça. La fraternité de tous les hommes ne pourra être fondée que sur le principe de réalité. Agir. Abolir les questions, abolir les doutes et les superlatifs, agir directement. Pas le temps

de lire ni de contempler la chute. Écrire directement. Envoyer. Bien peu. Grande joie peut-être, dira Jean-Léon, dira Marc. Grande joie d'être à chanter, honte à qui peut chanter, non. Vive le chœur. Présent, désinvolte et enragé.

Alors le vendredi, pendant que ça sentait la fin du monde qui traîne molle, on est allés bosser pour achever la semaine. Les pelures de gomme de Bertoyas. L'assiette pleine de gouache de Placid passée sous l'eau du robinet de la cuisine. Les fichiers phonographiques de Jean-Léon et les diapositives de Delphine dans lesquelles sont enfermés des millimètres végétaux, ses tiges d'artichaut sèches, ses récoltes en miettes autour de son ordinateur. Tanguy parti le jeudi dans l'après-midi, la fresque figlée, les ombres portées sur le corps du grand méchant loup avec sa guitare dans le dos, sa kalach et son pétard au musée, ses longs cils, son air filou, la bouteille de Jack Da-miel au pied renversée, les blazes des quatre fantastiques et le passage éclair de deux d'entre eux vers midi pour lire leur portrait, portraits que j'avais commencés devant eux et les bombes, et terminés la veille en leur proposant de passer plus tard. Ils sont passés plus tard. On était au 932. J'ai lu. Ils ont dit Trop stylé. J'ai pensé Grande joie, meilleure critique du monde. Finalement l'association Le Chemin veut promouvoir leur œuvre après avoir tenté de l'interdire. Ça joue, donc. Vers 11 heures ce vendredi, j'ai installé une table et une chaise sur le balcon de l'appartement du dessous, au 922, deuxième étage face à la cité. Il faisait beau. J'ai glissé un rouleau de caisse dans ma machine à écrire et j'ai démarré. J'ai tapé une bonne heure et demie, ensuite on est partis manger des saucisses au jardin ouvrier, le petit bois était un peu humide mais on s'est délectés, on se reconfinaient en douceur avec le goût des légumes du sol même sous nos pieds. À quinze heures j'y étais à nouveau et alors j'ai tapé tapé tapé. J'ai tapé contre, j'ai tapé pour, ni pour ni contre, j'ai tapé cinq heures. J'ai tapé à deux doigts avec leurs doigts quelque part dans ma tête avec fougue, avec fureur, avec chagrin et bonheur sans rien montrer, en regardant les touches pour ne pas me tromper. À un moment je suis descendue acheter un truc chez Saïd et en revenant le ruban flottait à peut-être deux mètres du bas. Le type qui habitait l'appartement du rez-de-chaussée était à sa fenêtre, c'était un homme d'une quarantaine d'années à la peau noire qui discutait avec un autre devant, dehors, et quand ils ont eu fini je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que quelque chose était en train de descendre, que c'était de la poésie et je ne sais pas ce qu'il a compris mais il m'a dit Pas de souci, quand il faut je le rentre par ma fenêtre pour que ça évite la pluie, toi tu déroules et moi j'enroule. Ça a pris cinq minutes, pas besoin d'expliquer, grande joie de l'hospitalité. J'ai tapé pendant que le soleil opérait sa révolution sous mes yeux, pendant que Jean-Léon travaillait à l'intérieur, pendant que Delphine est venue gratter sa guitare une heure, pendant que Marc prenait des vidéos et par exemple de mes pieds battant la mesure de mes frappes, pendant que Placid se penchait au-dessus de mon épaule en commentant et par exemple ma syntaxe bizarre, pendant que Bertoyas me jetait un regard du balcon du dessus, j'ai tapé. Pendant les

oiseaux, les couleurs belles et pâles des angles droits des bâtiments, les cimes des arbres, le ciel indifférent et les quelques passants passant. J'ai voulu m'arrêter avant de toucher terre mais j'ai tapé toujours, j'ai parlé de rivière, j'ai fait cascade, j'ai épongé versé pataugé clapoté inondé, inonde-moi encore. Le papier volait dans le vent. Et puis j'ai touché terre. C'est France qui l'a crié en arrivant pour nous rejoindre. Et le soir devant elle et Jean-Léon et Marc dans leur maison bordée de vert, j'ai lu. Sept mètres vingt et des poussières. La moitié d'une heure à écouter. Au-milieu j'ai cru que je ne pourrais pas finir, ça m'a prise à la gorge mais j'ai enchaîné, on a enregistré, j'ai tout rembobiné. Abolir les questions, faire, juste faire, faire juste. Aujourd'hui Marc a fini un gros dossier pour la région qui devait être envoyé avant minuit. Je suis chez moi. Il fait noir. La lumière à travers la brique de verre carrée des escaliers du bâtiment F disait J'M pas les trous du culs. Tout est possible, ou presque. Ça ne sera jamais la fin du monde. Est-ce qu'on ne peut rien inventer ?